



## CHAPITRE XV.

*De ce qui arriva depuis la séparation des Gallions d'avec la Flote, jusqu'au débarquement à Saint Lucar de Barameda.*

Cette après dînée la Flote de Vera-Cruz nous dit adieu, parce qu'elle n'étoit pas ravitaillée pour faire le voyage d'Espagne, & entra dans la Havane & nous poursuivîmes nôtre route vers l'Europe, n'appréhendant plus rien que le Golphe de Bahama, que nous passâmes heureusement avec l'aide des Pilotes que nôtre Amiral avoit choisis & louiez pour cet effet.

Je croi qu'il est inutile de faire un grand détail de la vue que nous eûmes de saint Augustin & de la Floride, des tempêtes que nous souffrîmes pendant ce voyage, de la diversité des degrez de la hauteur du Pole sous lesquels nous passâmes; où en certains endroits nous eûmes autant ou plus de froid que dans les plus rudes hivers de l'Angleterre.

Je dirai seulement que les plus experts de nos Pilotes ne sçachant un jour en quel endroit ils étoient, nous penserent faire faire naufrage sur les rochers de la Bermude pendant la nuit, si la clarté du jour qui survint très à propos ne nous eût donné le moyen de reconnoître que nous courions tout droit dessus.

Mais

Mais les Espagnols au lieu de louer Dieu de ce qu'il les avoit garantis de ce peril-là, se prirent à maudire les Anglois qui habitent dans cette Isle, disant qu'ils l'avoient enchantée & toutes celles qui sont aux environs, & que par le moyen du Diable ils faisoient toujours élever des orages toutes les fois que la flote d'Espagne y passoit.

Après être heureusement échapez de ce lieu dangereux, nous fîmes voile vers les Isles des Terceires ou des Açores, où nous eussions bien voulu prendre de l'eau douce; parce que celle que nous avions prise à la Havane étoit toute jaune, & sentoît si mauvais que nous étions contraints de nous boucher le nez quand nous en voulions boire.

Mais le severe Dom Carlos sans avoir égard au reste de la Compagnie nous fit passer à côté des Isles, où la nuit suivante nous eussions bien voulu être abordez.

Car quoi que selon leur opinion ces Isles là ne soient point enchantées par les Anglois, mais habitées par de bons Catholiques, nous n'en fûmes pas plutôt éloignez qu'il s'éleva la plus grande tempête que nous eussions encore eüe depuis que nous étions partis de la Havane, & qui dura huit jours entiers, où nous perdîmes un navire, & il y eut deux Gallions qui furent obligez de tirer deux coups de canon pour avertir les autres du danger où ils étoient, ce qui fit arrêter toute la Flote jusqu'à ce qu'ils eussent racommodé leurs manoeuvres & leur grand mâ.

Nous faisons voile tantôt d'un côté, tantôt de l'autre sans sçavoir au vrai où nous étions, bûyant toujours de nôtre eau puante dont



dont l'on nous donnoit à chacun une pinte par jour.

Trois ou quatre jours après que l'orage fut cessé nous découvrîmes la terre, ce qui fit que chacun se prit à crier, Espagne, Espagne.

Pendant que l'on tenoit conseil au bord de l'Amiral pour sçavoir quelle terre c'étoit, il y en eut quelques-uns qui vendirent des barils de biscuit, & d'autres de l'eau à ceux qui en avoient besoin, chacun s'imaginant que c'étoit quelqu'endroit de la côte d'Espagne.

Mais le résultat du Conseil fut, après qu'on fut approché plus près de la terre, & qu'il y en eut plusieurs qui perdirent les gageures qu'ils avoient faites, que c'étoit de l'Isle Maderé, ce qui les fit pester contre l'ignorance des Pilotes, & nous obligea tous à nous résoudre à la patience, voyant que nous n'étions pas encore à la fin de notre voyage.

Neanmoins Dieu nous fit la grace après que nous eûmes découvert cette Isle, de nous donner un vent favorable pour nous conduire en Espagne, où douze jours après nous découvrîmes Cadix.

Quelques-uns des vaisseaux nous quittèrent en ce lieu-là, mais la plus grande partie passa outre jusqu'à S. Lucar, & entr'autres le navire dans lequel j'étois.

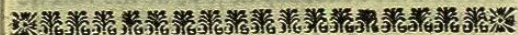
Lors que nous arrivâmes en ce lieu dangereux que les Espagnols appellent *la Barre*, nous n'osâmes hazarder la conduite de notre vaisseau à nos Pilotes; mais nous nous servîmes de ceux du pays, que l'espoir du gain





gain fit venir en si grand nombre, que chaque Navire de la Flote avoit le sien pour le conduire dans le Port, comme on a accoutumé de faire par tout aux Havres & Rades de difficile accès.

Le vingt-huitième jour de Novembre 1637. environ à une heure après mi-jour nous mouillâmes l'ancre à saint Lucar de Barra-meda où je descendis à terre avec plusieurs autres passagers, après avoir été visités auparavant par les Officiers de la Douane.



## CHAPITRE XVI.

*Arrivée de l'Auteur à S. Lucar, avec les particularitez de l'accueil qu'il y reçut, jusqu'à son embarquement pour l'Angleterre, & son débarquement à Douvres.*

Q UOIQUE je pusse m'en aller d'abord au Convent de S. Dominique, où le vieux Religieux Paul de Londres demouroit encore, qui sans doute seroit ravi de me voir retourné des Indes, je crus néanmoins que je ferois bien de demeurer ce soir-là en la compagnie de mes amis, tant Espagnols qu'Anglois, qui avoient fait un si long voyage avec moi, & de m'en aller dans quelque Auberge où je pourrois trouver plus de repos que dans le Convent, où je ne pouvois avoir qu'un maigre souper de Religieux, un fort petit logement, & être inquiété de cent questions que me feroit le vieux frere Paul de Lon-